

## Pourquoi se drogue-t-on ?

Yvan Amar<sup>1</sup>  
1999

Nous souffrons de ne pas être comme nous aimerions. Fuir dans l'hallucination est tentant, mais les illusions nous rattrapent toujours. La sagesse n'est pas de nous couper du rêve, mais d'intégrer nos expériences intérieures, comme les peuples premiers. Les adultes post-modernes doivent donc réinventer des rituels d'initiation.

**Aujourd'hui, énormément de gens, jeunes et moins jeunes, prennent des drogues, qu'elles soient "douces" comme l'herbe ou le haschich, légalisées par la société comme l'alcool et les divers tranquillisants dont le France est l'un des trois plus gros consommateurs au monde, ou dures comme l'héroïne ou le crack. Qu'en penser ?**

En explorant les mécanismes profonds qui nous font aller vers les drogues, peut-être nous approcherons-nous de ce qui fait que, dans certaines civilisations, leur usage était complètement intégré à la vie traditionnelle. D'abord, il y a le simple phénomène, je dirais de curiosité, qui, en lui-même, n'est jamais innocent. Étymologiquement, curieux vient de "chercher en cercle" – ça suppose donc un mouvement très particulier, que l'on va retrouver dans beaucoup de phénomènes liés à la drogue, à certaines ivresses mystiques ou à certaines pratiques visant à engendrer de telles expériences. Ce qui nous pousse vers l'expérience hallucinogène, c'est d'abord une forme d'insatisfaction : ce que nous appelons la "réalité quotidienne" ne se suffit pas à elle-même, et la façon dont nous vivons cette réalité, ne nous permet pas d'en percevoir le sens. Or la prise d'un psychotrope a au moins deux effets : la réalité quotidienne va nous sembler plus satisfaisante ; et nous allons avoir la capacité de hisser notre niveau de conscience à un degré tel que ce qui n'était pas perçu ou compris va l'être, pendant un court moment où notre existence va prendre sens, peut-être pas exprimable de façon logique, mais perçu comme très convaincant, car associé à des sensations intenses.

**Les drogues douces donnent une sorte de confort. Certaines drogues hallucinogènes, qui ne sont pas "dures" au sens de l'héroïne, ne dispensent pas forcément une extase tranquille, ni un voyage confortable... Entre drogues "dures" et drogues "douces", ne faudrait-il pas un troisième terme ?**

Il existe, on parle de "psychotropes" – je n'emploie pas le mot drogue du tout, c'est un fourre-tout. Le mot "psychotrope" se réfère à des plantes très puissantes, comme la mescaline, le peyotl et autres cactus ou lianes aptes à générer des voyages intérieurs profonds, où le psychisme se trouve bouleversé : c'est là l'aspect initiatique. Qui dit

---

<sup>1</sup> Philosophe, fils d'un rabbin marié à une catholique, disciple de Chandra Swami, un authentique sage indien, Yvan Amar (1950-1999) a su se montrer philosophe novateur, en refusant d'enfermer sa pensée dans des moules dogmatiques et en publiant des livres tels que L'Effort et la Grâce (éd. Albin Michel), L'Obligation de conscience (éd. Du Relié). Vient de paraître : L'Alchimie de l'homme aux éditions du Relié.

initiatique dit épreuve, donc confrontation à une réalité d'un autre ordre. – avec la capacité ou non d'intégrer ce nouvel ordre de conscience, réfléchissant comme un miroir, les arcanes et dédales du consommateur. Dans les civilisations traditionnelles, si ce genre d'expérience était justement fait dans le cadre d'une transmission, c'était bien pour que cette confrontation ne tourne pas au désastre, mais devienne un voyage initiatique d'intégration de nouvelles données de la conscience, permettant l'acquisition d'une compréhension nouvelle. Chez nous, le fait d'absorber une substance par compensation, parce que la vie n'est pas satisfaisante, met en avant "la première drogue d'entre tous" : le rêve. Que fait-on face à un quotidien insatisfaisant ? Dès l'enfance, il y a deux types de comportement : certains vont agir et transformer ce quotidien en faisant des efforts ; d'autres vont rêver un autre quotidien, parfois pour s'y réfugier entièrement, oubliant un réel trop dur, ou ils sont dominés, handicapés, malheureux. Jusqu'à un certain point, ce rêve a une réalité. D'ailleurs, même ceux qui font des efforts pour transformer le monde ont besoin du rêve – il sert d'esquisse au projet qu'ils tentent de matérialiser. Ceux-là connaîtront peut-être la matérialisation de leur rêve, et à coup sûr la joie de la pratique et de l'effort. Les autres, qui n'agissent pas, trouveront aussi une forme de gratification dans la compensation intérieure qu'apporte un univers de rêves, et à un moment donné, ce rêve-là ne sera pas assez et l'une des raisons qui va les pousser à absorber des substances qu'on appelle drogues, c'est qu'elles vont compenser, dans le monde des rêves, le manque de ceux-ci.

Celui qui transforme le monde rend son rêve matériel. Il connaît la satisfaction de pouvoir le contempler et est, pour cela, reconnu par les autres. Celui qui ne fait que rêver a des rêves sans consistance. Or, certaines substances ont la propriété de faire passer les rêves pour plus consistants, plus intenses, plus réels qu'ils ne sont. Ce qui fait que le rêveur insatisfait aura naturellement tendance à augmenter ses doses. Pour moi, telle est "la première drogue" : le rêve de l'homme devant le quotidien, et le fait qu'on puisse intensifier ce rêve-là, lui donner plus de réalité. Il est essentiel de mettre en avant les risques catastrophiques que courent l'adolescence et la jeunesse dans ces moments clés, véritablement initiatiques, où nous cherchons à opérer la conversion du rêve en réalité.

À l'âge de la puberté, le petit humain va faire un rêve, vivre une expérience, être totémisé, recevoir un nom, faire le rêve de ce que sera sa vie... Là, il entre dans le monde des adultes. C'est du moins ce qui se passait dans les civilisations traditionnelles. Ce même adolescent, qui aujourd'hui n'est plus encadré et a grand mal à faire l'effort de comprendre ce qui se passe en lui, s'il prend une substance hallucinogène, eh bien, il va vivre quelque chose de doublement chamanique. Cette substance, qui a le pouvoir d'intensifier son rêve et de lui donner une réalité intérieure pendant quelque temps, fait bien plus: elle remet directement en cause les mécanismes de croyance au monde. Si elle a lieu trop tôt, cette remise en cause peut complètement démobiliser l'individu, qui ne pourra plus fournir le moindre effort. Quiconque a pris ne serait-ce que de l'herbe a pu constater l'espèce de cirque que l'on voit soudain autour de soi et qui ne peut que faire rire: la façon dont les gens se comportent, s'affairant dans des univers fermés, vers des objectifs ridicules ou futiles, bref le grand jeu de masques et de dupes, tout cela se trouve dévoilé et l'individu, gravement démotivé, risque de ne plus pouvoir fournir le moindre effort, rejetant en bloc le système dans lequel il est censé fonctionner. Or, cela se passe à l'âge où, justement, l'adolescent doit se structurer dans l'effort qui, seul, va pouvoir concrétiser le projet qu'il porte en lui. On comprend que cela soit catastrophique. De plus, ces expériences psychotropiques peuvent être très intenses et créer un fossé infranchissable entre ce qu'il voit et sa capacité de l'intégrer à sa propre (r)évolution. Cet enfant-là risque non seulement d'être perdu pour la société, ce qui est

déjà un mal, quoi qu'en pense la société, mais surtout d'être perdu pour l'accomplissement de son propre destin. Parce qu'il risque fort de ressentir constamment le besoin de reprendre de cette substance pour continuer à vivre.

Face à cela, il paraît complètement ridicule de parler de pénaliser ou légaliser. Il faut un point de vue complètement différent, qui n'a rien à voir avec la police ou la justice, mais qui concerne la psychologie, la philosophie, la structuration culturelle d'une société. Parmi les gens qui fument, je n'ai jamais connu de bandits ! Associer les gens qui absorbent de telles substances à des hors-la-loi est ridicule. Par contre, ce qui me semble très important, c'est d'envisager la façon d'intégrer ces substances-à dans notre société, sur un plan non pas légal et policier, mais culturel. On peut aller chercher dans d'autres traditions que les nôtres la façon dont était vécue la relation à ces substances : elles étaient toujours rattachées à des valeurs sacrées, initiatiques, de transmission, avec des codes de conduite généralement très éveillant.

Dans les années soixante, quand on en parlait, on se référait toujours à ceux qui le vivaient d'une façon sacralisée, rituelle, les Yaquis, les Tarahumaras, etc. On se référait aussi à certains artistes ; bien avant Daumal, Michaux, Huxley ou Duits, on sait bien que Baudelaire, Verlaine, Gauthier, Rimbaud et tant d'autres...absorbaient des psychotropes pour trouver leur inspiration. Nous tentions de justifier notre comportement ainsi. Aujourd'hui, si l'on veut véritablement régler les comportements liés à l'absorption de ces substances, le mieux serait de réinstaurer au sein de notre société, sans aller jusqu'à une nouvelle religion ou un culte – comme cela se passe par exemple au Brésil –, des structures culturelles reconnaissant profondément les mécanismes sur lesquels ces absorptions ont toujours fonctionné. À un niveau un peu équivalent, un homme qui a fortement marqué son temps, notre génération et la génération actuelle, Bob Marley, qui est vraiment un chantre du chanvre, eh bien, lorsqu'il parlait de l'herbe, il le faisait en se référant plus à la philosophie et à la religion rasta, avec toute une symbolique, toute une vision qui obligeait à une certaine éthique.

Les valeurs que cet homme-là mettait en avant étaient des valeurs de réflexion, des valeurs de très grande qualité. Peut-être ne connaît-on de Bob Marley que le chanteur, mais si on va un peu plus loin, on découvre un homme de réflexion. Et je dis que si aujourd'hui nous voulons protéger notre jeunesse, ce n'est ni la justice ni la police qui vont le faire, mais un encadrement intelligent, culturellement, psychologiquement, métaphysiquement, spirituellement intelligent. Cela seul saura intégrer l'herbe et les substances du même ordre à une vie quotidienne devenue exigeante. C'est à dire qu'il faudrait parvenir par recréer autour de l'herbe et des psychotropes les mêmes exigences qu'il y a dans les rituels sacrés. On supprimerait ainsi tout le côté stressant et les comportements hors-la-loi qui découlent de l'interdit. L'ensemble du processus pourrait être mieux surveillé et l'on pourrait y amener petit à petit l'exigence d'une discipline qui serait beaucoup plus payante, en fait, que l'interdit lui-même.

Du moins est-ce là mon sentiment. Parvenir à intégrer dans le quotidien, dont on ne peut de toute façon plus l'extraire aujourd'hui, un élément qui, s'il est parfaitement encadré, amène à une discipline en soi très structurante, ferait vraisemblablement que la relation à l'herbe deviendrait éducative. Elle obligerait à une réelle qualité de conscience.

**En fait, on aurait besoin d'un sorte de penseur de l'herbe, comme il y a eu Timothy Leary pour le LSD ?**

Oui, des philosophes de l'herbe et des substances avoisinantes. Des philosophes de l'être, qui sachent conduire la jeunesse sur des chemins que l'on ne peut pas pratiquer simplement en sauvage. Du temps des petites réunions sympathiques autour d'un

“pétard”, d’un “joint”, on pouvait peut-être s’en passer, mais quand cela devient aussi systématique qu’aujourd’hui, autant le structurer plutôt que tout perdre dans la révolte ou la fuite. Et les seuls qui peuvent structurer sont ceux qui véhiculent une certaine connaissance pratique des sociétés traditionnelles, où l’on parle des “plantes des dieux”.

**Toutes sortes de livres sont sortis sur ces sujets, dans les années soixante-dix. Cette littérature se fait plus rare, ce qui est surprenant, vu l’ampleur du phénomène.**

On peut constater un manque flagrant de guides culturels s’intéressant à ce courant. Il faut insister sur le fait que l’absorption de certains produits change notre niveau de conscience. Qui dit changer de niveau de conscience dit changer de mode de connaissance.

Or cela caractérise la pratique de n’importe quelle discipline d’Orient ou d’Occident. Que ce soit par des échauffements internes, des pratiques de respiration, des mantras, des postures gymniques ou yogiques, il y a toujours une façon de provoquer une hyperoxygénation qui va amener des modifications psychosomatiques intenses. Même après la pratique d’un sport, on appréhende différemment l’univers et soi-même, avec un sentiment naturel de bien-être.

Les substances psychédéliques créent aussi une appréhension différente, mais de manière plus violente. Le problème de la confrontation avec des perceptions de cet ordre-là est de n’y être pas préparé. Le plus grave problème des psychotropes est ce qu’on appelle “le flip”, c’est à dire être confronté à un événement psychique violent qu’on ne peut pas intégrer.

**Cela se passe rarement avec des drogues dites douces...**

...et plus souvent en effet avec des substances plus fortes, qu’elles soient naturelles ou de synthèse. Le psilocybe, la mescaline, le LSD, etc., sont des substances puissantes qui provoquent en nous l’accès à un niveau de conscience et à un mode de connaissance qui vont nous confronter à des expériences que l’on n’est pas toujours à même d’intégrer. Et c’est ça qui fait le “flip”, véritable disjonctage psychique. Là encore, la valeur d’un encadrement à valeur initiatique est de nous aider à passer l’épreuve. Car ce genre d’expérience sera toujours une épreuve. Le dragon que l’on va rencontrer, le gardien du seuil, passage psychique dans une autre réalité, vont nous permettre d’accéder à un monde de conscience différent, sinon supérieur, qu’il nous faut intégrer. La substance qui va nous conduire au dragon en question éveille en nous un univers, déclenche un mécanisme dans nos profondeurs. Mais à aucun moment, la drogue, en soi, ne peut nous permettre d’intégrer l’expérience vécue. Elle nous amène au seuil de l’expérience. Ensuite, on est livré, seul, au bouleversement de l’expérience. Sans accompagnement, qui va nous enseigner comment intégrer cela ? Personne. On est livré à la substance complètement nue. Qu’est-ce qui faisait la valeur d’un encadrement traditionnel ? C’est que la personne, disons le chaman, qui accompagnait, savait très bien à quoi il exposait le néophyte que l’on initiait. Il y a là à retrouver tout le sens d’un rituel. Dans les sociétés dites primitives, lorsqu’on apprête quelqu’un à vivre une expérience psychotropique, on le prépare surtout à intégrer cette expérience de façon à ce qu’à aucun moment, en lui, il n’y ait de décalage entre ce qu’il est et l’expérience qu’il vit et avec laquelle il se confond.

Le problème, dans l’homme, c’est toujours le décalage entre ce qu’il sait et ce qu’il est. Rappelons combien nos grands inconforts viennent de la différence entre ce que l’on est et ce que l’on n’est pas. Et là, on rencontre un grand paradoxe, qui montre que l’on se

retrouve toujours rattrapé par ses illusions : celui dont nous parlions au début, qui croyait pouvoir se dispenser de l'effort nécessaire à la transformation de son rêve en réalité, se trouve confronté à l'intérieur de lui-même, à la nécessité d'un travail immédiat pour pouvoir intégrer qui lui manque au cours de son voyage intérieur.

Autrement dit, la vie ne nous dispense jamais de l'effort approprié et nécessaire pour intégrer nos expériences à notre vécu quotidien. Aucune substance ne pourra nous éviter cet effort d'intégration à faire et dont notre vie a besoin. Certains vont opérer cette intégration par l'action, en se libérant de l'attente qu'ils ont des fruits de l'action, ce qui va les amener à entrer dans un processus beaucoup plus vaste de conscience. Et puis il y a ceux qui vont prendre la voie de la substance, en désirant qu'elle soit lucidogène et non plus hallucinogène : ceux-là seront confrontés à la même nécessité de travail intérieur qui va les obliger à abolir peu à peu l'espace qu'il y a entre l'élévation de cette expérience induite et leur niveau de conscience ordinaire.

Cela n'est possible que par un travail d'intégration obéissant à une discipline très exigeante, qui va obligatoirement impliquer une hygiène de vie draconienne : le quotidien de personnes qui, tels les chamans des sociétés traditionnelles, font un itinéraire qui se sert de substances lucidogènes est beaucoup plus strict que le comportement des autres personnes ! Un *medecine-man* doit mener une existence très rigoureuse. Dans certaines tribus, il est même redevable de comptes justifiant son comportement face à la tribu. Et celle-ci peut s'en défaire si elle considère qu'il ne se comporte pas bien. L'absorption des substances traditionnelles telles que le peyotl ou l'ayahuasca implique de la part des tribus qui en usent un sentiment de responsabilité très fort : par modification chimique de la conscience, on rencontre des niveaux d'énergie dont la fréquentation peut mettre en danger l'existence de l'individu comme celle de la tribu toute entière!

D'un point de vue initiatique, il n'y a pas de croissance sans crise. Celle-ci marque toujours un moment clé. Face à une crise, il y a deux façons de se comporter : affronter ou être victime. Si l'on n'a pas appris à gérer la crise, on se fait dépasser par elle.

Nous générons, par notre comportement, les crises dont nous avons besoin pour grandir. Soit nous les dépassons, en nous en servant comme possibilité de grandir ; soit nous les subissons en nous faisant aider par des substances diverses et en ajournant continuellement la nécessité de passer à travers elles. En cela, le calmant s'avère souvent la seule façon de compenser notre incapacité d'agir de façon adulte et responsable face à la crise et à notre croissance. Notre inconscient se trouve déployé autour de nous : il génère constamment son environnement et nous créons continuellement des situations, des événements, des rencontres, donc un univers de relations, qui sont autant d'occasions pour nous de résoudre les problèmes que nous suscitons et que nous devons résoudre si nous voulons apprendre à grandir.